



Liam

de Stephen Frears

Fiche technique

Grande-Bretagne - 2001
- 1h28 -Couleur

Réalisateur :
Stephen Frears

Scénario :
Jimmy McGovern
d'après *The back crack boy*
de **Joseph McKeown**

Montage :
Kristina Hetherington

Musique :
John Murphy

Interprètes :
Anthony Borrows
(Liam)
Ian Hart
(le père)
Claire Hackett
(la mère)
Anne Reid
(Mme Abernathy)



Résumé

Liam grandit dans le quartier catholique irlandais du Liverpool des années 30. A 7 ans, il est le petit dernier de la famille. Son frère aîné travaille déjà et participe aux frais de la maison tout comme sa sœur qui fait des ménages. Entre une mère affectueuse et un père responsable, la famille est heureuse, malgré le manque d'argent, jusqu'au jour où la crise touche les docks de Liverpool. Sans recours, amer mais déterminé, le père de Liam se laisse progressivement séduire par les mouvements fascistes locaux...

Critique

Ça chante et ça rigole, c'est confus et joyeux, il y a des feux d'artifice et des pintes de bière brune, on n'en finit plus de se souhaiter bonne année. Mais l'année ne sera pas bonne, dans ce quartier ouvrier de Liverpool, avant guerre. Les chantiers navals vont fermer, la misère déchirer les rapports de famille, de voisinage, d'amitié, jusqu'à rendre fou. Personne ne le sait encore, ni le père de famille qui fait le zouave pour amuser ses enfants, ni sa femme qui se bat chaque jour pour que ses trois gosses soient correctement nourris et vêtus, et chante d'aussi bon cœur à l'église et au pub, ni la grande

L E F R A N C E

www.abc-lefrance.com

sœur qui fait des ménages chez les bourgeois de l'autre côté de la ville, ni Mme Abernathy, la maîtresse d'école qui enseigne une religion tout entière fondée sur la terreur. Et certainement pas Liam. Liam, le dernier-né de la famille, est un tout petit gamin de sept ans. Dès qu'il a peur, il bégaie à s'en étouffer. Il ne va pas manquer d'occasions d'avoir peur. C'est par ses yeux que cette histoire est racontée. L'histoire est celle de l'écrivain Jimmy McGovern, qu'il a racontée dans un livre autobiographique et éponyme. Mais les yeux du petit Liam, héros et témoin, deviennent le parti pris de mise en scène de Stephen Frears, et lui permettent d'évoquer une situation sociale et psychologique selon un point de vue qui la sauve à la fois de la reconstitution misérabiliste, du discours idéologique et du sentimentalisme.

Faire de Liam le personnage central de cette histoire permet de construire une représentation dont le réalisme est à chaque instant mis en danger par les distorsions, proches du conte terrifiant ou du coloriage enfantin, qu'a l'enfant d'une situation qu'il perçoit forcément de manière confuse, partielle, intuitive. Liam n'est certainement pas l'équivalent du *Bruit et la Fureur* de Faulkner, il y a pourtant un dispositif comparable de retraitement de la réalité, qui la rend à la fois plus émouvante, plus significative et plus universelle.

L'enfant assiste ainsi à la montée du désespoir violent de son père réduit au chômage et humilié, et qui finira par se tourner vers

les ligues fascistes qui prolifèrent alors dans les cités ouvrières britanniques. Il entend les insultes antisémites et anti-Irlandais (les immigrés d'alors), mêlées aux terribles imprécations du prêtre menaçant tous et toutes des feux de l'enfer, tandis que le travaille aussi une libido dont il ne sait trop que faire.

Le récit, sans effet de rupture apparent, devient en réalité un collage de sensations, de notations, de sonorités, de petits gestes, de visions disjointes, parfois outrées, parfois incompréhensibles. Là s'exprime au mieux le talent du meilleur cinéaste britannique contemporain : dans sa manière de composer avec la plus grande lisibilité ces éléments disparates, et d'arranger ensemble des épisodes logiquement incompatibles. Là aussi se confirme la réussite d'un film auquel le choix des couleurs, l'attention aux matières et aux lumières donnent une présence physique où les gestes les plus quotidiens comme les plus extrêmes prennent une valeur singulière, et des résonances d'autant plus contemporaines qu'elles sont ancrées dans leur époque.

(...) On craint d'abord qu'Anthony Borrows, qui tient le rôle-titre, soit un peu trop mignon (comme le sont si souvent les enfants à l'écran) ; on lui découvrira peu à peu une opacité et une forme de présence troublante, construite à partir de ses mouvements, trop vifs ou trop statiques. En 1993, l'un des plus beaux films de Stephen Frears, et celui dont **Liam** est le plus directement l'hé-

ritier, **The Snapper**, montrait avec quelle justesse le réalisateur sait représenter un milieu familial dans l'enchevêtrement de ses relations affectives, sociales et psychiques. Après **My Beautiful Laundrette**, avant le sous-estimé **The Van**, ce film avait aussi montré comme Frears sait faire des conditions économiques d'existence de ses personnages non un décor ni une thèse, mais la trame esthétique même de ses mises en scène. Il en présente cette fois une version à la fois âpre et touchante, particulièrement inventive.

Jean-Michel Frodon
Le Monde - 25 Avril 2001

(...) Inspiré d'un roman de Joseph McKeown, le film doit beaucoup, semble-t-il, à Jimmy McGovern, qui en a écrit le scénario et qui y a investi pas mal de ses propres souvenirs : l'enfance à Liverpool, le climat répressif des milieux catholiques... C'est McGovern qui a transmis le scénario à Stephen Frears. Et c'est pour McGovern que Frears a décidé de le réaliser : «J'ai tout de suite senti que ce film devait se faire, dit-il. Et j'ai compris aussi que, si je ne mettais pas mon poids dans la balance, la BBC ne le produirait pas. Il y a des auteurs qui font partie d'un certain patrimoine, leur œuvre appelle le respect : McGovern, dans l'audiovisuel, c'est un peu comme Pinter dans le domaine théâtral. Autrefois, la BBC avait le sens de ce type d'obligation. Aujourd'hui, ce n'est même plus une question de coût. **Liam** n'était

pas un film si cher, c'est que ce genre d'œuvre ne rentre plus dans ses considérations : la télévision est désormais sur une ligne purement capitaliste. Mais je pense qu'il y a des traditions qu'il faut maintenir.» Avec Frears aux commandes, le film, donc conçu pour le petit écran, n'en a pas moins tracé son chemin vers les grands, via la Mostra de Venise.

«Climat de répression». Dans la veine des films britanniques de Frears (par opposition aux films de genre qu'il réalise, un coup sur deux, pour les Américains, type western à la **Hi-Lo Country** ou film victorien à la **Mary Reilly**), **Liam** est le premier à amorcer un parcours historique dans la classe ouvrière, avec un retour vers l'avant-guerre. Ajoutons-y un petit paradoxe, car comme le fait remarquer Frears : «Les grands centres d'implantation du fascisme à l'époque ont plutôt été Londres ou Manchester. En fait Mosley (fondateur de l'Union britannique des fascistes, mouvement organisé sur le modèle des chemises noires) n'est venu que deux fois à Liverpool. Et, encore, la seconde, c'était entouré d'un service d'ordre conséquent, parce que la première fois il s'était fait casser la gueule et envoyer à l'hôpital !» Auteur écorché, McGovern s'est, en cours de route, inquiété d'une possible trahison de Frears, avant de faire acte de repentance dans un article pour la presse britannique. Frears, qui n'évoque pas l'incident, estime n'avoir guère eu de problème à intégrer le «climat de répression» qui pèse sur le petit Liam et son

univers familial. Même s'il n'est pas personnellement catholique. «Je suis juif. Je l'ai appris vers 25 ans. Ma mère est juive, mais elle avait rompu avec sa famille avant ma naissance. Elle ne m'a rien révélé jusqu'à l'âge adulte. C'est très britannique. La société anglaise est très forte en non-dits. L'antisémitisme, aussi, fait partie du non-dit ; il existe, pourtant. Feutré.» On comprend qu'il n'aurait pas été question pour lui de renier une appartenance qu'il revendique comme d'autres, non-juifs, ont porté l'étoile jaune. Mais que signifie une judéité ignorée de soi-même comme des autres et révélée aussi tard ? Une auto-conscience fondée sur une culture qu'on n'a pas ? Il opine en souriant : «Il n'en reste pas moins que ma mère était juive, et que je le suis donc. C'est drôle, parce que je me suis longtemps considéré comme un outsider, sans savoir pourquoi, et puis j'ai finalement découvert que j'étais juif... J'ai d'ailleurs aussi épousé une juive et, avec le temps, je me sens de plus en plus juif. **Liam** est le premier film dans lequel j'aborde la question de l'antisémitisme. Mais la question m'intéresse de plus en plus.»

Ange-Dominique Bouzet
Libération - 26 Avril 2001

Un entretien avec Stephen Frears est la plus douce des tortures. En face, un réalisateur brillant, de la famille des cinéastes humbles et grands, qui se cachent derrière leurs films au point de se faire oublier. A ceci près que les films -

My beautiful laundrette, Prick up your ears, Les arnaqueurs, The snapper - restent gravés dans la mémoire. Un homme chaleureux et cordial. Mais un taiseux. Quand on s'enquiert de la genèse de **Liam**, le film qu'il a réalisé pour la BBC et qui sort en salles en France, il répond : "C'est un film de commande - en français dans le texte -. On m'a proposé le scénario, j'ai accepté." Plus tard, il explique sa survie et sa fortune artistique à Hollywood par un très bref "j'ai eu de la chance".

Bien sûr, tout est beaucoup plus compliqué dans le monde du cinéma que Stephen Frears veut le faire croire. A commencer par l'homme lui-même. On le devine coincé dans une espèce de no man's land transatlantique. Il dit avoir tourné en Angleterre parce qu'il se "sentait seul" à Hollywood, mais n'a pas de mots assez durs pour le cinéma britannique : "Qu'est-ce que vous voulez que je fasse là-bas, à partir du moment où je n'ai pas envie d'adapter Jane Austen ?" Il fait remarquer que **Liam**, film éminemment politique, évocation du fascisme en Angleterre dans les années 1930, d'une parfaite pertinence pour l'Europe d'aujourd'hui, a été produit par la BBC, "qui a toujours eu la vocation de représenter la société anglaise, une tâche que le cinéma britannique n'a jamais assumée".

Aussitôt, il prend ses distances avec cette déclaration théorique, déclinant toute responsabilité politique, récusant tout magistère. On lui demande si le New Labour blai-

riste et l'autoritarisme du premier ministre britannique pourraient l'inspirer ; le cinéaste politique et fier de l'être refait surface : "C'est trop tôt. **My beautiful laundrette** est sorti au bout de six ans de thatchérisme. C'était la première fois qu'on se permettait d'être insolent face au régime. Avant, il y avait eu les Falkland, et toute forme de désaccord était interprété comme antipatriotique."

Ce qui renvoie à l'émergence de Stephen Frears sur la scène internationale, en 1986. Il avait déjà quarante-cinq ans, avait réalisé son premier long métrage en 1971, puis tourné exclusivement pour la télévision jusqu'à **The Hit**, en 1984. **My beautiful laundrette** avait révélé au monde le talent du réalisateur et de son interprète, Daniel Day Lewis. Le temps de deux autres films (**Sammy et Rosie s'envoient en l'air**, **Prick up your ears**) et Frears était devenu le chroniqueur de l'autre Angleterre, celle qui vivait le séjour de la Dame de fer à Downing Street comme une occupation étrangère.

Mais au lieu de creuser sans cesse le même sillon politique, à l'instar de son contemporain Ken Loach, Frears a tourné casaque, se laissant aller avec une facilité et une virtuosité inattendues (à l'époque) aux délices du film en costume : "J'avais lu *Les Liaisons dangereuses* et je m'étais dit que, si on arrivait à montrer aux gens à l'écran ce qu'il y avait dans le livre, ils passeraient un excellent moment." Ce qui peut difficilement passer pour un manifeste artis-

tique, mais révèle une préoccupation croissante du cinéaste : le public. Comment capter son attention tout en lui montrant autre chose que ce à quoi il s'attend ? "Il y a des jours où l'on arrive à faire les deux en même temps", dit-il en souriant. (...)

Thomas Sotinel

Le Monde - 25 Avril 2001

Le réalisateur

Stephen Frears a été cité à l'Oscar pour son premier film américain : **Les arnaqueurs**, qui valut également une citation à ses deux vedettes féminines, Anjelica Huston et Annette Bening. Deux ans plus tôt, ses **Liaisons dangereuses** avaient obtenu sept mentions à l'Oscar, dont une au titre de meilleur film et deux pour Glenn Close et Michelle Pfeiffer.

Né à Leicester en 1941, Stephen Frears fait ses études à la Faculté de Droit de Cambridge, puis entre comme assistant metteur en scène au Royal Court Theatre de Chelsea. Il bifurque ensuite vers le cinéma et trouve rapidement sa place au sein de la Nouvelle Vague britannique. Après avoir assisté Karel Reisz sur **Morgan**, il entre à la Memorial Enterprise d'Albert Finney, où il secondera Finney sur le tournage de **Charlie Bubbles**, puis Lindsay Anderson sur **If**. Il réalise ensuite le court métrage **The burning**, qui traite des tensions raciales en Afrique du Sud, et en 1970, fait la connaissance du scénariste Neville Smith, que passionnent comme lui les romans noirs de Raymond

Chandler et Dashiell Hammett. De cette rencontre naît le scénario de **Gumshoe**, histoire tragi-comique d'un "loser" fou de polars qui décide de se faire passer pour un privé. Albert Finney produit et interprète ce thriller désenchanté, qui lui offrira l'un de ses plus beaux rôles...

Dossier distributeur

Filmographie

Gumshoe	1971
The hit	1984
Le tueur était presque parfait	
My beautiful laundrette	1985
Prick up your ears	1987
Prick up	
Sammy et Rosie get laid	
Sammy et Rosie s'envoient en l'air	
Dangerous liaisons	1988
Les liaisons dangereuses	
The grifters	1990
Les arnaqueurs	
Hero	1992
Héros malgré lui	
The snapper	1993
Mary Reilly	1996
The van	
The Hi-lo country	1999
High fidelity	2000
Liam	
Point limite	
Dirty pretty things, loin de chez eux	2002
The Deal	2003
Madame Henderson présente	2004
Le Court des grands	2005
The Queen	

Documents disponibles au France

Cahiers du Cinéma n°557
Positif n°483
Utopia n°213